

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10<sup>e</sup>)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

ABONNEMENT	
FRANCE	ÉTRANGER
Un an.... 80 fr.	Un an.... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois. 20 fr.	Trois mois. 28 fr.
Chèque postal Lentente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Rédaction : ANDRE COLOMER  
123, rue Montmartre. PARIS (2<sup>e</sup>)

## La "V.O." s'en va-t-en guerre... et revient bredouille

Avec juillet, on entre dans la morte saison ; l'arrivée des grandes chaleurs rend tout le monde las, fatigué, creinté... Quelle belle occasion de bousculer les crânes desséchés !

La Vie Ouvrière a bien vite attrapé l'occasion. Depuis plus de six mois que le Groupe de Défense des Révolutionnaires Emprisonnés en Russie mène sa campagne contre les emprisonnements en Russie ; depuis plus de six mois, faits sur faits sont publiés sur les atrocités commises dans les bagnes, geôles et camps de concentration de l'*"unique république prolétarienne"*. Mais la Vie Ouvrière n'avait garde de souffler mot. Et voilà que tout d'un coup — avec l'arrivée de l'été et avec un retard de six mois — la grande attaque est déchainée.

Quelle attaque ! Le rédacteur de la Vie Ouvrière croit-il vraiment que le coup de soleil qu'il a dû recevoir au commencement de juillet s'est transmis à ses lecteurs, ou croit-il, en effet, que ces derniers sont plus maniables dans la période des grandes chaleurs et que toutes sortes d'idioties seront avalées comme si c'était de la manne céleste ?

Les lecteurs de la Vie Ouvrière ont dû avoir de beaux vendredis, avec un roman feuilleton à suivre de semaine en semaine ! Quelle aubaine ! Voilà que la Vie Ouvrière, en quête de lecteurs... et sur la route des 10.000... imite les grands journaux bourgeois ! Espérons que le roman-feuilleton, dont le nom de l'auteur a été strictement gardé en secret par la Vie Ouvrière, leur apportera les quelques milliers de bougres qui voudront s'amuser quelques minutes chaque vendredi. Tu penses ! Trois articles hebdomadaires contre les anarchistes ! Ce que ces articles doivent bien être payés, hein, Maurin, Arlandis et Monmousseau ?

Ah, oui ! Maurin ! Cet individu qui est aujourd'hui à Moscou, recevant bien docilement la leçon losovskienne et le rouleau (d'or) bolcheviste avec lequel il s'en retourne en Espagne pour entreprendre la publication d'un quotidien contre... oh non ! pas contre Primo de Rivera, mais bel et bien contre les syndicalistes espagnols ! C'est ce Maurin qui ose (Vie Ouvrière du 4 juillet) parler d'anarchistes, agents de la Pologne ! Lui, l'agent mesquin et lèche-cul de Dzerzhinsky et de Losovsky, lui le salarié de la Tchéka Internationale Antiouvrière qui se dénomme l'I. S. R., lui qui est prêt à toutes les infamies et à la plus grande : celle de briser le mouvement révolutionnaire de l'Espagne ; lui, expulsé du Congrès espagnol des syndicalistes révolutionnaires ! Ah ! non, c'est trop rigolo : Maurin, souteneur de l'I. S. R. !

Et puis vient Arlandis (avec quelle gourmandise Moscou attrape au vol tous les Espagnols vomis par le mouvement en Espagne !). Mais, passons au gros morceau : le roman-feuilleton ! Je ne parlerai pas de la brochure même de ce Yakovlev, menteur et illettré que la Vie Ouvrière présente en tranches hebdomadaires à ses lecteurs affamés. D'autres s'en occupent. Mais quelle préface à l'œuvre de cet énergumène ! Les « quelques mots en manière d'introduction » que la rédaction de la Vie Ouvrière a eu l'idée brillante de mettre en chapeau, sont un chef-d'œuvre d'ignominie provocatrice !

Ce sont les Maurin, les Monmousseau et toute la clique de la Vie Ouvrière et de l'Humanité qui voyagent entre la France et l'Allemagne, la France et la Russie, entre l'Espagne et tous les pays d'Europe, ce sont ces hommes qui ont le toupet de parler de ceux qui, déportés avec de faux documents par le gouvernement russe, « se déplacent à loisir » — chacun dans sa chambrette — et qui (n'en déplaise à la rédaction de la Vie Ouvrière) mènent une vie que vous, messieurs de la rédaction de la Vie Ouvrière, n'avez jamais eue, mais qui sont trop fiers de leurs idées, de leur drapeau et de soi-même pour en parler. Vous qui recevez régulièrement chaque mois vos salaires moscovites, vous vous êtes déjà garantis une vie sans ombrages, et sans scrupules, vous qui êtes prêts à changer d'opinion aussi souvent que Moscou l'exige de vous, ayant au moins la pudeur que même une putain n'aurait pas manqué d'avoir, et cachez-vous avec votre or qui souille tous ceux qui le touchent.

Mais, les persécutions des révolution-

naires russes, aujourd'hui, en l'an de grâce 1924, qu'en faites-vous ? Pourquoi n'en parlez-vous pas, vous qui semblez savoir si bien tout ce qui s'est passé en Russie depuis les premiers jours de la Révolution ?

Le passé ? Je doute fort qu'il y ait un seul lecteur — même de la Vie Ouvrière — qui, en lisant ce que les anarchistes syndicalistes, universalistes ou autres ont écrit sur leur propre idéologie, même sous l'angle hypocrite sous lequel Yakovlev les place dans sa brochure, ne se pose cette question primordiale : *« Done, on emprisonne, on traque, on fusille, on exile, on déporte dans cette « unique république prolétarienne » pour avoir écrit sur l'anarchosyndicalisme, pour avoir discuté dans des Congrès ?*

Est-ce cela que vous avez voulu démontrer, messieurs de la rédaction de la Vie Ouvrière ? Ce n'était pas bien la peine. Nous le disions toujours !

Et puis, vos lecteurs seront-ils vraiment dupes de l'escamotage par trop transparent ? Venir nous parler de Makhno, de 1919 et de 1920, quand nous vous parlons de l'anarchisme, du syndicalisme et de 1924 ?

L'Humanité avait, quelques jours avant l'apparition de la première partie du roman-feuilleton de Yakovlev, fait annoncer à tous ses lecteurs la grande importance des révélations sensationnelles qui seraient faites dans la Vie Ouvrière et qui devaient servir comme réponse à la campagne du Groupe de Défense !

Où donc est cette réponse ?

On traque, on emprisonne, on fusille, aujourd'hui, en 1924, les révolutionnaires russes dans la Russie qui vous nourrit et qui vous paye. Répondez : oui ou non ? Si oui, publiez donc immédiatement pourquoi, vous qui savez tout. Quelle chance pour vous de montrer que les Baron, les Kogan, les Spiridonova, les Braun, les Rubinstein, sont des bandits ! Si non, pourquoi ne niez-vous pas les faits du Groupe de Défense ?

La question est toute là, et reste là, comme elle l'a été il y a six mois, quand le Groupe de Défense a commencé sa campagne.

Votre roman-feuilleton tire à sa fin. Maurin et Arlandis vont, encore une fois ou deux, dénicher des histoires abracadabantes d'avant le déluge. Mais la question reste : On emprisonne aujourd'hui en Russie. Le massacre de Solovietzky, avoué par le gouvernement russe lui-même (la Vie Ouvrière n'a garde de le dire, la vérité n'étant pas pour ses lecteurs), date de la fin de 1923. Kogan et Akshtyrsky ont disparu en 1923, et aujourd'hui, en août 1924, personne ne sait où ils sont ; Rubinstein, pour avoir publié *Guyau*, est exilé en Sibérie ; Spiridonova se meurt en prison ; Baron est à Solovietzky, des dizaines et des centaines d'autres sont disséminés partout, dans les prisons et camps de concentration du cercle glacial jusqu'aux steppes torrides du Turkestan.

Tout cela, aujourd'hui en 1924 !

Il faudra bien que vous répondiez un de ces jours, si l'on emprisonne aujourd'hui en Russie, non pas pour avoir écrit ou discuté sur une question d'idéologie anarchiste, — c'est demander trop d'un gouvernement prolétarien, — mais pour avoir publié des ouvrages classiques permis sous le régime tsariste ; mais pour avoir osé aider un camarade en prison avec des vêtements ou de la nourriture ; pour moins que cela : pour la simple raison qu'il ou elle est anarchiste et enregistré comme tel à la Tchéka ; pour n'avoir encore rien dit ou écrit en faveur des bolcheviks ; pour moins encore : pour rien !

Si la franchise n'honnêteté ne sont de votre domaine. Il est donc vain et superflu de s'attendre à ce que quoi que ce soit de vérifiable soit publié dans les colonnes de la Vie Ouvrière. Nous ne direz donc pas tout cela à vos lecteurs. Oh non ! Vous perdriez tout de suite votre salaire : pour vous, c'est tout ce qui compte.

Et bien ! tant pis pour la vérité... momentanément. Car vous le savez très bien, le jour où tout sera connu, devra bien venir. Vos lecteurs, s'ils ne l'apprennent pas par la Vie Ouvrière, l'apprendront d'une autre façon.

Et alors, votre roman-feuilleton vous aura coûté un peu cher.

A. SCHAPIRO.

## Sans perdre une minute

*Il faut, sans perdre une minute, nous envoyer votre thune, camarades qui croyez après nos explications et propositions d'hier, que le petit quotidien a encore des services à rendre.*

*Il faut même que la moitié d'entre-vous, qui mensuellement versez vos 5 francs, doubliez ce mois-ci, avant le 20, votre versement.*

*Et lorsque vous nous aurez adressé vos thunes vous nous mettrez, sans perdre une minute non plus, à la recherche des abonnés.*

*Camarades lecteurs, le sort du journal est entre vos mains.*

**NOTA.** — Afin de faciliter aux copains parisiens leurs versements, nos bureaux, 9, rue Louis-Blanc, resteront ouverts, demain dimanche, jusqu'à 19 heures.

## LE FAIT DU JOUR

### Ingratitude

Que M. Herriot laisse un Cottin en cellule sombre aux abîmes de la folie, qui se déshabille de Jane Morand au point de la laisser mourir dans la maison d'arrêt de Corbeil... voilà qui nous indigne mais ne nous surprend guère. Pour ces anarchistes le premier politicien du Bloc des Gauches n'a pas plus de tendresse que n'en eurent ses collègues du Bloc National. Tout au plus, s'il se décide, un jour, à libérer l'assesseur de Clemenceau et l'antipatriote de temps de guerre, ne le fera-t-il que sous la pression populaire et pour « ne pas avoir d'histoire à l'intérieur » et enfin pour avoir l'air devant ses électeurs de tenir ses promesses du 11 mai.

Mais Jean Goldsky, toujours emprisonné, en est réduit à faire la grève de la faim — comme sous le Bloc National — pour attirer sur l'injustice criante de sa captivité l'attention des gouvernements.

Or, Jean Goldsky fut, avant la guerre, pendant la guerre et jusque dans son captivité depuis la guerre, l'ami fidèle et le fervent défenseur de ces hommes mêmes qui tiennent aujourd'hui le pouvoir.

Au moment de l'affaire Caillaux, en 1913, Goldsky fut avec Almeryda le chevalier servant de la Marianne qu'entretenaient avec Joseph les Painlevé, les Doumergue, les Herriot, les Malvy et consorts...

Au 1er août 1914, il fut aussi de l'équipe républicaine qui fit tenir aux couleurs nationales le rouge bonnet du Bonnet Rouge pour entraîner tous les récalcitrants aux frontières de la Patrie. On peut dire que Jean Goldsky fut, avec sa Tranchée Républicaine, le précurseur de Dumay avec son Progrès Civique.

Puis vinrent les heures difficiles pour les politiciens de gauche. Goldsky « trinqua » pour eux. Il fut une des victimes expiations du Radicalisme terrassé par la Réaction. Il paya cher pour ses hauts amis prudemment retirés dans les coulisses du Palais-Bourbon.

En mai 1924, viennent les grandes élections. Les amis de Goldsky soucieux de possibles succès ne présentent plus la candidature du prisonnier. Mais ils triomphent. Les voici en majorité au Palais-Bourbon. Les voici au gouvernement.

Et leur défenseur de toujours, le bouc émissaire de toutes leurs aventures, le jeune héros des mauvaises heures n'est pas là, dans le soleil, pour partager leur puissance. Jean Goldsky reste en prison. Et il doit faire la grève de la faim pour que l'on entende sa voix qui crie : « Et moi ? Et moi ? Me laisserez-vous dans ce puits d'ombre ? »

Ingratitude de Painlevé. Ingratitude d'Herriot.

Oui... mais surtout politique, sale politique !

Jean Goldsky, qu'en pensez-vous ? Jean Goldsky cela ne vous conduira-t-il pas à réfléchir et sans doute à regretter les anciennes convictions anarchistes et peut-être à déserteur l'ignoble clan des gens d'affaires pour vous en retourner parmi ces « compagnons », les compagnons de votre première jeunesse, qui ne vous ont pas oublié, eux gaud même !

## ( A tout péché, miséricorde )

On ne réfutera jamais assez les arguments des chats-fourrés et de leurs stipendiés : ces journalistes vendus qui rodent comme des châcals autour des bazaars de Thénis. En toutes circonstances, il est nécessaire de faire ressortir la comédie des jugements prononcés et de montrer le vide de leurs affirmations mensongères.

Après une bonne quinzaine d'audiences plus ou moins ternes, burlesques ou mouvementées, la Cour d'assises de Bruges vient de rendre son verdict dans une affaire monstre de chapardage de poules et de lapins intitulée « le grand procès de la bande Caboen ». Régisseur accessoïste, un juge d'instruction zélé. Spectacle : des avocats qui la ferment, un président partiel, le bœuf arrogant. Vous voyez d'ici la scène !

Après une bonne quinzaine d'audiences plus ou moins ternes, burlesques ou mouvementées, la Cour d'assises de Bruges vient de rendre son verdict dans une affaire monstre de chapardage de poules et de lapins intitulée « le grand procès de la bande Caboen ». Régisseur accessoïste, un juge d'instruction zélé. Spectacle : des avocats qui la ferment, un président partiel, le bœuf arrogant. Vous voyez d'ici la scène !

Ce fut un défilé lamentable de témoins vaseux, sous les yeux amusés d'un public équivoque composé de policiers, d'oisifs et de bourgeois de toute nature.

Vers la douzième journée, le président Coqueau des Motte s'écria, emphatique : « Pardon pour le pécheur repentant, à tout péché miséricorde... ». Un des accusés, comparse inévitable, s'empara de sa métte à table en mouchardant ses collègues pour obtenir la rédemption de tous ses péchés.

La miséricordeuse clémence des gendriers et des sbires s'exerce à bon escient. Ça consolide un régime et c'est vraiment bon marché en ces temps de vie chère.

Il me semble entendre d'ici la harangue préparatoire :

— Golferdon ! si tu dénonces tes camarades, je te donnerai le paquet de tabac, savez-vous ?... Et peut-être bien aussi, mon gargon, que vous aurez la place de balayer, sais-tu... »

Le président Coqueau, très fier, pourra se r'poser en villégiature sur les plages de Blankenberghe-Ostende, congratulé par ses pairs et admiré de toute la gent féminine des hautes sphères flamandes... Malte Bourriquet obtiendra la place de prévôt qui lui conférera le port d'une épingle pour marier et matraquer ses anciens complices et codétenus... Populo, lecteur des grands canards, s'écriera : « Amen... » Une fois de plus, la société sera sauve...

Comme la royale Belgique, la République Française récompense les dénonciateurs. Dans les geôles de notre Quatrième Marianne herriotiste, l'illégale faux-frère est l'auxiliaire du garde-chiourme syndiqué. Saura-t-on jamais les drames silencieux de ces prisons maudites ?... Les descentes au mardi à coups de nerf de bœuf. Les soixante et les quatre-vingt-dix jours de cauchemar au pain et à l'eau. Les larmes refoulées, les rancœurs accumulées, les journées désespérantes de l'isolement hallucinant.

Le syndicaliste hayrais Durand ne put y résister. Voici maintenant notre courageux Cottin, victime de l'incarcération cellulaire. Ce sera enfantin de notre part de parler de miséricorde aux bons bourgeois français. Le péché de l'esé-majesté envers Clemenceau-Imperator ne se pardonne pas. Ouais ! on vous en foutera du onze mai... La chourme tient sa poire et ne la lâche pas.

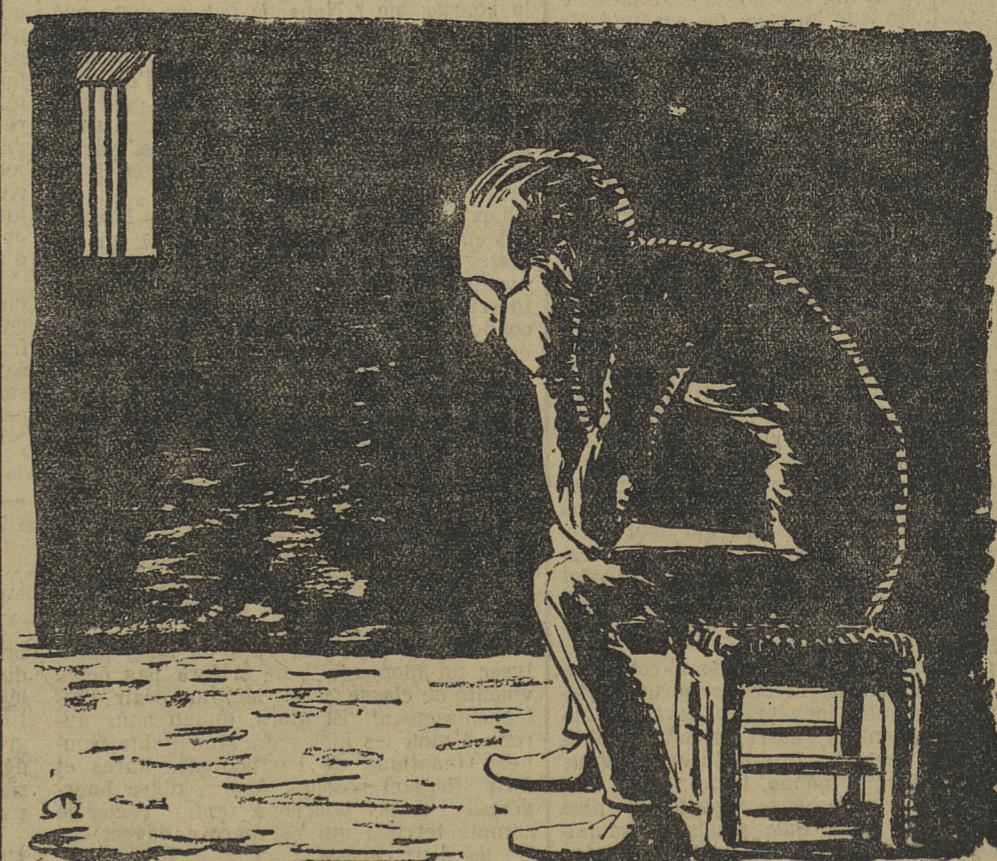
Miséricorde, ô doux Jésus ! La puissante Compagnie de Produits Chimiques, les empoisonneurs de Saint-Gobain, exploite à Wasquehal des pauvres diables de Polonois. Parmi le troupeau parqué en un enclos, quelques malheureuses voulurent éviter à leurs futurs rejetons la respiration d'un air vicié aux émanations délétères. Pour s'être arraché des entrailles les germes mauvais déposés dans un moment d'oubli.

Et Max Nettlau nous écrit lui-même pour nous faire savoir que « la fable de son indigence absolu est ridicule ; il n'est pas riche, mais il travaille, gagne sa vie et ne meurt pas de faim ». Il proteste contre cet appel à la souscription en sa faveur.

Max Nettlau n'a pas de « grande bibliothèque dispersée à travers le monde ». C'est une légende ridicule. Tout au plus a-t-il un bon outillage de travail pour les quelques sujets dans lesquels il s'est spécialisé.

Comme tous les militants, Nettlau connaît les difficultés de la vie et, malgré tout, trouve le moyen de se procurer des livres dont il a besoin pour ses travaux. A cela seulement se réduit la vérité.

## AMÈRE DÉCEPTION



JEAN GOLDSKY. — Et moi qui avait confiance dans le Bloc des Gauches !

# Influence des politiciens sur les foules aux époques de décadence

(SUITE ET FIN)

Car, qu'on le veuille ou non, c'est bien vers la pire des servitudes que nous marchons en ce moment. Nous sommes, en effet, dans l'ère des foules. Celles-ci actuellement sont souveraines maîtresses. Qu'on me comprenne bien ! Je ne veux point dire par là qu'elles sont libres, qu'elles sont émancipées. Non ! mais je répète qu'elles sont maîtresses souverainement parce que leur volonté fait force de loi et influe sur la ligne de conduite des maîtres de l'heure. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, qu'elles sont plus esclaves et plus serviles qu'elles ne l'ont jamais. Aujourd'hui, les foules n'ont plus ni initiative ni volonté ; elles sont tout abdiqué entre les mains des politiciens.

Cela n'est pas un signe des temps : c'est simplement le caractère d'une époque. Sous un régime oligarchique, les foules tendent à devenir homogènes, à former un bloc tout comme le pouvoir qui les domine. Les prétendus révolutionnaires du Kremlin l'ont très bien compris ; c'est pourquoi, par une dictature de fer, ils ont tenté de prier celles-ci sous leur joug, de les façonnier à leur image à l'instar des religions antiques et des grands autocorates qui les ont précédés. César et Torquemada, Napoléon et Lénine, malgré les siècles qui les séparent, peuvent se tendre la main ; sous des formes et des buts différents, c'est la même tentative qui se renouvelle à chacune de ces étapes historiques. C'est, en un mot, l'audacieuse volonté de museler les foules et de refaire le monde sur un plan unique.

Sous un régime démocratique, au contraire, les foules ont tendance à devenir hétérogènes, à se dépersonaliser. Elles se dissocient en autant de groupements qu'il y a de groupements politiques dans le régime.

La démocratie, en un mot, contribue à désagréger l'âme des foules, les oblige à sentir et à penser par elle-même. Et c'est là que nous touchons le fond du problème, que nous abordons l'idée même du syndicalisme. Car la démocratie, dont les principes sont si furieusement attaqués aujourd'hui, est une période de transition tout à fait favorable pour la transformation de l'âme des foules et la libération de celles-ci.

Georges Sorel, que je considère comme un des meilleurs théoriciens de l'idée syndicaliste, avait très bien compris le rôle et la force de désagrégation de l'esprit démocratique. Le syndicalisme révolutionnaire l'avait fort bien compris également, puisqu'il s'efforçait toujours de profiter de ces circonstances particulières, de cette pénétration dissolvante pour donner aux foules une âme nouvelle de classe. Malheureusement, il eut le tort de conserver en son sein les héritiers des vieux régimes disparus, les suppôts de l'autocratie, c'est-à-dire les politiciens. Car il ne faut pas se tromper et être dupé des mots et des formules : sous le couvert du libéralisme, sous le couvert des idées les plus avancées, ceux-ci masquent des menées et des buts nettement rétrogrades. Pour la réussite de leurs projets, les politiciens tiennent un langage flamboyant, anathématisent le despote et le pouvoir absolu ; mais pour qui sait pénétrer au fond de leurs plus secrets désirs, aperçoit bien vite la forme la plus précise d'une impitoyable tyrannie. Car il n'est de pires tyranies que ceux qui se présentent en libérateurs.

Le syndicalisme révolutionnaire n'a donc pas réalisé les espérances qu'il avait pu nous faire concevoir, parce qu'il demeure toujours soumis à l'influence des politiciens. Et son œuvre jusqu'à ce jour, au lieu d'être une œuvre d'union et de concentration des forces prolétariennes, au lieu d'être la grande force de vie et de création qui forgerait pour les luttes décisives l'unité et l'âme indissolubles du Travail tout entier, sur un plan parallèle à celui de la démocratie et des politiciens, a contribué à la multiplicité, à la dispersion des efforts dans une voie qui n'était pas, qui ne pouvait pas être celle des masses laborieuses.

Je ne voudrais pas que ma pensée demeure obscure ou soit mal comprise. Aussi la résumerai-je en quelques lignes. Le système démocratique, par le simple jeu des intérêts politiques qui se heurtent — c'est sans doute une répétition que je vais faire, mais ne faut-il pas toujours répéter la même chose ? — dissocie l'âme des peuples. Pendant cette dissociation, alors que des traditions, l'armature de la civilisation s'affranchit, il est facile à une classe audacieuse et héroïque de profiter de pareilles circonstances — lesquelles ne se présentent pas deux fois à la même époque — pour créer une nouvelle idéologie et une nouvelle tradition sur la base de ses intérêts de classe. Cette tâche, la C.G.T. d'avant-guerre l'avait déjà commencée. Puis, brusquement, elle a cessé.

Pourquoi ce revirement ? C'est bien simple : les chefs syndicalistes ont été pris par le courant de la démocratie ; ils ont trouvé qu'il était plus facile et surtout plus lucratif de faire de la politique que de préparer l'affranchissement des travailleurs. Ils sont retournés aux erreurs du passé et le mouvement révolutionnaire frappé au cœur, brisé en plein élan, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines.

Et puis une réaction s'est produite ; d'autre part, les chefs syndicalistes ont été pris par le courant de la démocratie ; ils ont trouvé qu'il était plus facile et surtout plus lucratif de faire de la politique que de préparer l'affranchissement des travailleurs. Ils sont retournés aux erreurs du passé et le mouvement révolutionnaire frappé au cœur, brisé en plein élan, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines.

Il était pourtant assez simple de comprendre que le prolétariat, pour sortir victorieux d'une lutte inégale, se devait à lui-même de se tenir à l'écart des luttes politiques qui divisaient les forces du capitalisme. Entré sur le même terrain que son adversaire, il y demeure maintenant plus divisé et plus faible que jamais. Et si la faiblesse idéologique est aujourd'hui totale, ravagé par les haines et les divisions, il est

livré sans défense à son propre ennemi de classe, qui lui s'est bien gardé de jeter tout le poids de ses forces dans les batailles politiques.

En effet, pendant que les bergers stupides — on ne sait encore au juste par qui — de la classe ouvrière, la livraient pieds et poings liés aux forbans de la politique, le capitalisme lui, a pu s'organiser solidement sur le plan économique. Nous n'avons pas syndicalistes, à nous féliciter d'un tel résultat, car c'est une honte pour nous d'avoir toléré à notre tête des gredins comme Monnousseau, Semard et Cie. En les choisissant comme chefs, les syndicats de ce pays ont montré à la bourgeoisie qu'ils étaient près à se plier à toutes les dictatures, et que la voie où ils voulaient s'engager, loin d'être celle de l'avenir et de leur affranchissement, était la voie de la plus complète des déchâncées.

Certes, nous ne sommes pas nous les jeunes, responsables de cette déchéance, de cette faillite devant l'Histoire, puisque nous restons encore des benjamins du syndicalisme ; mais nous portons la marque de l'affront qui fut fait à nos aînés, et nous n'aurons de repos que le jour où devant tous les travailleurs, nous serons parvenus à démasquer les faux frères, les renégats de l'idéal syndicaliste, qui ont entraîné notre mouvement libérateur au char de l'Etat. Pendant les cruelles années de la guerre capitaliste qui firent de nous les forçals d'un siècle de fer, au fond de nos cours, lorsque le vent des soirs sanglants des assauts passait sur nos têtes et nous courbait sous de rage sur la terre meurtrie et décharnée par les obus, nous sentions des océans de haine rugir et bouillonner dans nos veines. Maintenant que nous sommes retournés dans la vie, la vie de tous les jours, notre haine est égale pour les maîtres qui nous ont crucifiés tout enfant, et pour ceux qui ont nom du prolétariat et de la révolution, ont brisé notre grande structure de bataille, notre grande et vivante organisation de classe.

Les chefs de la C.G.T. appuyés sur les parcelles de troupeaux qui bœtent lamentablement à leur suite, peuvent se moquer de nous et même nous traiter de petits bourgeois. Nous n'en avons cure, car entre nous travailleurs, et eux, profiteurs du travail et de l'ignorance des foules, c'est une guerre acharnée qui s'engage — et un jour viendra bien où à coups de fouet et de lanières, nous chasserois enfin les pharisians du Temple.

Des politiciens, c'est-à-dire ceux qui sont parvenus à substituer la lutte des classes à la lutte des partis, ont en ce moment une assez grande influence sur le mouvement ouvrier. La raison en est bien simple : c'est parce que les travailleurs sont tombés à un tel état de prostration que leur salut n'apparaît plus à leurs yeux, que sous la forme de l'action politique. Il en fut toujours ainsi aux époques de décadence, dans ces périodes d'angoisse où il semble plus facile de remettre son sort entre les mains des autres que de travailler soi-même à sa propre libération. Sur des hommes inhabiles à discerner leurs plus élémentaires intérêts de classe, les politiciens auront toujours la faculté d'exercer leurs petits talents. Le mouvement ouvrier anglais, qui est un des plus riches d'expériences, nous offre plus d'un enseignement. A ses débuts, nombre de charlatans et de guérisseurs du cancer social purent à loisir profiter de sa faiblesse pour faire fructifier leur industrie mercantile. Mais il vint un jour où les Trade-Unions furent assez fortes pour se diriger elles-mêmes. C'était alors au Congrès de Cardiff. Tout comme à Bourges, les politiciens avaient rassemblé toutes leurs forces pour s'emparer des Unions. Mais celles-ci puissantes et redoutables, sortes d'un long passé de luttes, sans cesse victorieuses dans les conflits avec le capital signifièrent aux politiciens de s'adresser à une autre porte pour le placement de leur marchandise avariée. Le Congrès trade-unionaliste de Cardiff, une bonne fois pour toutes, reléguera les politiciens à leur besogne subalterne, en disant qu'aujourd'hui les ouvriers faibles et incapables.

N'est-ce pas là une bonne leçon de syndicalisme que nous donne cet intellectuel de la bourgeoisie ? Nous ne devons donc pas désespérer malgré les jours sombres que nous vivons ; et l'heure approche où le prolétariat français débarrassé de l'emprise et de leurs odieux mensonges, saura s'engager sur les chemins héroïques et parsemés d'obstacles, pleins de difficultés de la vraie guerre des classes.

Les politiciens de la Sociale et de Moscou ont encore un certain crédit parce que la classe ouvrière traverse une crise d'organisation, parce qu'elle est encore faible et incertaine sur la voie à prendre pour la conduire vers ses destinées. Mais le sens des réalités ne tardera pas lui faire comprendre que pour marcher vers l'avenir, il lui faut balayer sans pitié les misères malodorantes, les ordures et la fange accumulées par des années de servitude politique.

Les fantoches qui aujourd'hui pètent en notre nom, ne demeurent et ne durent que par notre lâcheté et notre impuissance. Quand nous serons capables d'agir et de nous montrer des hommes, ils disparaîtront sans même laisser de traces de leur passage parmi nous.

Le fumier politicien aura pu nous paraître un moment ; il ne brisera pas notre volonté de classe, notre légitime désir d'affranchissement. Et alors, quand nous aurons démolis les idoles du lamentable troupeau fanatique de l'orthodoxie, libres et forts, fiers et résolus, face à notre bourgeoisie, nous pourrons enfin régler le compte terrible qui est encore ouvert entre les deux classes.

J. BAILLOT.

## L'évidence

Quoi que puissent en penser les défaitistes de toutes nuances dont la grande préoccupation est d'affaiblir et de diviser, le prolétariat est la force la plus sûre, la plus immobile, la plus redoutable qui soit.

Mais une vague puérilité relève le peuple qui, en cela comme en bien d'autres choses, doute de lui, parce qu'il ignore ce qu'il est ; un proléttaire qui se voit accusé de tous les devoirs, n'en ressent que de la colère ; il ne s'aperçoit pas qu'il est un des piliers de l'autorité qui compte précisément sur l'accomplissement de ces devoirs, pour maintenir sa force.

Donc, si toutes les charges qui pèsent lourdement sur les opprimés étaient brusquement rejetées par ceux-ci, la chute de l'Etat s'ensuivrait forcément : c'est là une vérité si simple et si logique, qu'il ne convient même pas d'y insister.

Atout reste, il faut reconnaître que l'exécution de ce geste, très simple, je le répète, s'appelle révolution, mais je ne m'adresse pas à des bourgeois.

Le seul bon sens d'ailleurs, indique très clairement qu'une revendication pour qui est opprimé, n'est pas seulement un droit, mais un devoir ; mais ce devoir est-il vraiment ? Chaque ouvrier souffre-t-il vraiment de l'obscurité dans laquelle il est tenu ? Ou bien embrasse-t-il un parti quelconque par bravade et non par conscience ? C'est ce qu'il importe un peu de savoir :

D'abord, la césure manque dans les rangs du prolétariat, qui tout en formant de multiples partis, se divise déjà en deux camps aux doctrines extrêmement opposées, soit les matérialistes qui veulent remplacer la tyrannie existante par la leur, et les autres, les idéalistes qui veulent le bien-être moral et matériel pour chacun, au sein d'une société libre, parmi des hommes libres.

Le proléttaire est plutôt attiré, ne nous le cachons pas, vers la première formule, qui est bien une formule humaine, puisqu'elle promet la vengeance, la répression, l'autorité pour ceux qui ont toujours été courbés, en un mot, la réédification des gestes déjà faits, à quelques variantes près.

C'est un fait, on ne peut le nier, mais on peut tenter un effort pour éclairer ces dictateurs en herbe ; il est certain qu'il y a un attrait puissant à commander, lorsque l'on a toujours obéi, à être maître quand on a été valet, seulement, ces idéalistes d'un genre un peu spécial, oubliant-ils que la condition élémentaire pour être roi, est d'avoir des sujets ? Or, comment ceux-ci existeraient-ils, si tous les prolétaires étaient fous ? Comment le principe de la dictature subsisterait-il, s'il n'y avait que des dictateurs ?

Laissons ces plaisanteries, mais il est vraiment regrettable que des directives aussi grossières, soient acceptées sincèrement par quelques-uns.

Quelle naïveté et quelle tristesse aussi ; pourtant, il y a des choses que l'on n'apprend pas : l'intelligence, le jugement, la conscience se développent, mais ne se dénient pas ; quiconque est dépourvu de ces facultés premières, doit y remédier par une étude acharnée ; cela existe d'ailleurs et le peuple présente fréquemment des spécimens de l'un et de l'autre cas ; on y trouve en effet, en très grand nombre, les instinctifs, qui, sans instruction aucune, n'en agissent pas moins en véritables consciencés, et l'on y rencontre d'autre part, les travailleurs, les chercheurs, aussi consciencés que les premiers, mais conscients de leur ignorance uniquement, et lachant de ce fait, d'acquérir les connaissances qui leur manquent.

Comment avec de tels éléments, le peuple pourra-t-il être inconsidéré en masse informe ?

Notez bien en passant que cet instinct d'une part, et cet essai d'assimilation de l'autre, sont un fait personnel du prolétariat ; que ne deviendra-t-il pas, si on lui indique clairement sa route, si on l'aide, si on dirige de main ferme ses pensées et ses actions ?

Le monde, depuis un temps immémorial, était divisé en deux parties ; une petite, celle des détenteurs du pouvoir, de la puissance, de la fortune, de la propriété physique et morale ; une grande, celle des obscur-

cies. Il va sans dire que les premiers, ayant un intérêt majeur, à tenir les secondes dans l'obscurité la plus complète ; mais il est advenu, pour l'honneur de l'humanité, que de rapides éclairs ont traversé cette obscurité, et y ont laissé les germes de cette clarté qui s'appelle conscience, et qui se traduit maintenant en un désir immuable d'évolution et de perfectionnement.

Mais on n'en arrive pas à cela sans hésitations, sans tâtonnements, sans erreurs même, et c'est ce qui est arrivé au prolétariat qui n'en est pas encore à la pleine possession de lui-même, car des influences contradictoires s'y rencontrent et s'y heurtent.

Aussi, il convient de le proclamer plus que jamais : la force réelle est subordonnée à la réalisation de l'unité ; nous en sommes encore à la masse compacte que nous vivons ; et l'heure approche où le prolétariat français débarrassé de l'emprise et de leurs odieux mensonges, saura s'engager sur les chemins héroïques et parsemés d'obstacles, pleins de difficultés de la vraie guerre des classes.

Les politiciens de la Sociale et de Moscou ont encore un certain crédit parce que la classe ouvrière traverse une crise d'organisation, parce qu'elle est encore faible et incertaine sur la voie à prendre pour la conduire vers ses destinées. Mais le sens des réalités ne tardera pas lui faire comprendre que pour marcher vers l'avenir, il lui faut balayer sans pitié les misères malodorantes, les ordures et la fange accumulées par des années de servitude politique.

Les fantoches qui aujourd'hui pètent en notre nom, ne demeurent et ne durent que par notre lâcheté et notre impuissance. Quand nous serons capables d'agir et de nous montrer des hommes, ils disparaîtront sans même laisser de traces de leur passage parmi nous.

Renée d'AXEL.

## La protestation de Jean Goldsky

Il paraît que M. René Renoult s'est tout de même inquiété de la situation tragique créée par un manquement trop évident à des promesses pourtant formelles.

On nous assure qu'il s'est enfin préoccupé d'examiner comment il pourrait mettre fin à l'interminable captivité d'un homme dont l'innocence est indiscutable. Cependant le ministre de la Justice n'a pas commencé à l'interroger pour le croire, décidé la mesure de libération qui s'impose. Il s'est contenté de consulter ses bureaux. Or, les bureaux sont représentés auprès de M. Renoult par MM. Gilbert et Peroux dont on n'a pas oublié le rôle dans la commission d'impôt imaginée par M. Colrat pour escamoter la révision de l'affaire Goldsky. On peut donc aisément imaginer quel doit être leur avis en la circonstance.

Il est probable que le 11 mai, en débarrassant le pays des hommes du Bloc National, les électeurs républicains espéraient autre chose que le changement de nom des ministres et qu'ils n'imaginaient pas que l'ancien cabinet continuierait à gouverner par le moyen de ses hommes de confiance qui avaient pourtant droit à des vacances prolongées...

Le Jean Goldsky est à son 6<sup>e</sup> jour de jeune ! Et l'administration pénitentiaire ne s'ennuie pas ! A la Santé on attend... on attend que le prisonnier soit mourant pour le transférer à l'hôpital. On ne meurt pas dans les prisons de la République. Quand donc fera-t-on cesser le supplice de cet innocent, embastillé depuis sept ans passés ?

## Un non-lieu en faveur des victimes du fascisme

On se rappelle que, le 1er septembre 1923, le fasciste italien Sylvio Lombardi avait été tué au moment où il sortait d'un restaurant, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 269 ; en même temps, le fasciste Tampia, qui se trouvait avec lui, avait été blessé.

Les agresseurs des fascistes n'ayant pu être retrouvés, les soupçons s'étaient portés sur un ouvrier italien, Oreste Montello, et sur le restaurateur, Ernest-Jean Gherci, qui avaient été tous deux inculpés. Mais M. de Gentile, juge d'instruction, en l'absence de toute preuve contre les inculpés — il était seulement établi qu'ils avaient été les témoins du drame — a rendu en leur faveur une ordonnance de non-lieu, qui a été signifiée à leurs défenseurs, M<sup>e</sup> Cointe, et à Raphaël Adad.

Le RAYMOND RADIGUET auteur du « DIABLE AU CORPS »

## LE BAL DU COMTE D'ORGEL

Prix : 7 fr. 50

LIBRAIRIE GRASSET

## Nos Echos

### Faiblesse orthodoxe.

Récemment, le camarade Valette, communiste authentique, quoiqu'adjoint au maire social-traitre de Suresnes, fut démis de ses fonctions de conseiller municipal du ministre bourgeois de l'Instruction publique, ceint de l'écharpe tricolore.

Il fut même encaissé le laïus républicain et démocratique du porte-parole militaire, et écouter religieusement, debout, le chant national de la République capitale.

Après tout, se disait-il, c'est un mauvais moment à passer. Ayons autant de courage que Marcel Cachin qui pleurait de joie à Strasbourg B-0 à Strasbourg en écoutant la Marseillaise et en regardant entrer la soldatesque tricolore.

Mais moins vain que le député passe-partout, l'adjoint de Suresnes s'est déjà fait traiter de « petit bourgeois » par les pures du terroir. Et il va être traduit sans plus attendre devant le Conseil de guerre.

Le citoyen Valette est terriblement inquiet.

○○○

Le moteur moderne.

## Que veut faire M. Herriot ?

Une note d'Hayas annonçait hier après-midi que le président du Conseil français quitterait Londres samedi matin en avion, afin de mettre ses collègues au courant des négociations diplomatiques en cours, et le communiqué ajoutait que le voyage de M. Herriot n'impliquait pas une crise.

C'est ce dont nous doutons. Il est évident, ainsi que le pressent la « Liberté » qu'un véritable désaccord divise la délégation française.

Le général Nollet, ministre de la guerre, est plus royaliste que le roi, et ne veut pas suivre son chef sur le projet d'évacuation de la Ruhr. En bonne culotte de peau, il entend rester avec ses troupes sur le territoire allemand le plus longtemps possible et se refuse à s'associer à une mesure qui, selon lui, « porterait atteinte à la sécurité de la France ».

En un mot c'est le dégonflage. Le Bloc des gauches commence, à peine trois mois après les élections à avoir du plomb dans l'eau.

Tout le programme que l'on avait affiché durant les élections se réduit à néant. De l'amnistie, il est inutile d'en parler. La vie et l'œuvre subsiste, le franc n'a pas baissé et voilà que la Ruhr ne sera pas évacuée.

Herriot s'est courbé devant la réaction lorsqu'il fut question de l'amnistie, il fera de même pour la Ruhr, et se maintiendra de cette façon au pouvoir.

Aveons-nous raison de dire, que Herriot ou Poincaré, c'était pareil, et qu'il n'avait rien de changé depuis le 11 mai, sauf les hommes.

## Chauvin est libre

Poursuivi et arrêté comme gérant du *Libertaire*, notre camarade Chauvin moissoisait depuis huit mois dans le sombre quartier politique de la Santé. On vient de l'libérer en vertu de la grâce amnistante alors qu'il lui restait à purger une année de prison.

Voilà un geste politique bien tardif qui ne vaut aucun remerciement. Si nous félicitons Chauvin de sa libération nous ne félicitons pas le gouvernement qui de même qu'il amnistie au compte-gouttes, grâce au compte-gouttes et torture Cottin, Jeanne Morand, Jean Goldsky le jour qu'il libère Chauvin, Chauvin qui eut aspiré avec plus de plaisir l'air de la liberté si Cottin, Jeanne Morand, Jean Goldsky avaient profité en même temps que lui de la même « faveur ».

## Un cyclone ravage les Ardennes

Un épouvantable cyclone a ravagé, avant-hier soir, toute la région de Vouziers. A Vouziers, les démeures ont été inondées, des toitures et maisons déteriorées. Dans de nombreuses communes, des jardins ont été saccagés, des récoltes hachées. Le cyclone a été particulièrement terrible dans le Montois, où des arbres ont été brisés et déracinés. Sur la petite route de Clémange à Tain, soixante et onze arbres ont été renversés et le vent a emporté à une centaine de mètres une voiture attelée à un cheval contenant plusieurs personnes. Sur toutes les routes, les automobilistes n'ont pas pu résister contre la tempête.

## Dijon sous l'orage

Un orage d'une extrême violence a éclaté sur Dijon, l'après-midi de jeudi.

A la pluie poussée par un fort vent du sud-ouest, se mêlaient des grêlons de la grosseur d'une noisette qui causaient des dégâts aux façades des maisons, aux toits et aux vitres. Des éclairs se succédaient de seconde en seconde, sillonnant le ciel et éclairant la ville tombée subitement dans l'obscurité. Après une accalmie de quinze minutes environ, l'ouragan reprit du plus belle à 17 heures ; à ce moment, la foudre tomba en plusieurs endroits. Le vent s'étant mis de la partie, des toitures, des cheminées, des arbres furent arrachés. Les rues étaient jonchées de tuiles, de branches et de feuilles. La toiture de l'usine fourrissant l'énergie électrique a été en partie démolie, endommageant dans sa chute les machines.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 9 AOUT 1924. — N° 52

## Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIÈME PARTIE

### Un grand homme de province à Paris

Les gens du contrôle étaient redevenus sérieux. Lucien suivit madame de Bargelon, qui, tout en montant le vaste escalier de l'Opéra, présenta son Rubempré à sa cousine. La loge des premiers gentilshommes est celle qui se trouve dans l'un des deux pans coupés au fond de la salle : on y est vu comme on y voit de tous côtés. Lucien se mit derrière madame de Bargelon, sur une chaise, heureux d'être dans l'ombre.

— Monsieur de Rubempré, dit la marquise d'un ton de voix flatteur, vous venez pour la première fois à l'Opéra, ayez-en tout le coup d'œil, prenez ce siège, mettez-vous sur le devant, nous vous le permettons.

Lucien obéit, le premier acte de l'opéra finissait.

— Vous avez bien employé votre temps, lui dit Louise à l'oreille, dans le premier moment de surprise que lui causa le changement de Lucien.

Louise était restée la même. Le voisinage d'une femme à la mode, de la marquise d'Espard, cette madame de Bargelon de

La ville fut ainsi privée pendant quelques heures de courant. A 17 h. 30, l'orage s'éloignait, mais le ciel restait livide. Plusieurs personnes ont été légèrement blessées par des tuiles. Les bas quartiers sont inondés : le rez-de-chaussée et les caves ont eu beaucoup à souffrir.

Les communications téléphoniques et télegraphiques sont interrompues avec Lyon, Mâcon, Chalon, Beaune, Autun, Bourg-en-Bresse, Besançon, etc...

Des poteaux et des arbres étant tombés sur les voies de chemins de fer, les trains de toutes les provenances ont subi quelques retards.

### Ce matin, obsèques de Blondy

La Fédération Nationale Unitaire des Travailleurs des P.T.T. et la Section Départementale de la Seine, s'adressant à tous les ouvriers et employés des deux sexes des P.T.T., lance l'appel suivant :

« Les funérailles de notre pauvre camarade Blondy auront lieu aujourd'hui samedi, à 8 h. 30. Le convoi partira de l'Institut médico-légal, place Mazas (Métro quai de Rapée), pour se rendre directement au cimetière d'Ivry ; les obsèques seront célébrées civiles. Nous faisons appel à tous nos camarades.

« Les obsèques de nos malheureux camarades Entraygues et Lafosset furent imposantes et par le nombré et par la dignité. Derrière le corps de notre pauvre Blondy, les mêmes camarades se groupèrent dans le même geste de douleur et de colère. Les funérailles de Blondy seront égales à celles d'Entraygues et de Lafosset. Et les pouvoirs publics bâisseront la tête à nouveau devant ceux qui les jugeront un jour.

Nous comptons sur tous.

Tous seront présents, dès 8 heures, place Mazas.

N.B. — Prière aux camarades ayant conservé les brassards de les rapporter sans faute, place Mazas, à Gagnat.

Un appel de la Minorité. — Les camarades de la minorité syndicaliste des P.T.T. assisteront en nombre aux obsèques du camarade Blondy, troisième victime de l'accident de Bièvre. Prière de se conformer, en cette pénible circonstance, aux instructions du syndicat.

Le Bureau.

### La grève des dockers de Dantzig

Les ouvriers du port de Dantzig ne veulent pas se sacrifier sur le fameux autel de la patrie.

Ils ont proclamé la grève jeudi parce que les patrons avaient annoncé une réduction dans les salaires en donnant comme prétexte de pouvoir concurrence efficacement les autres ports allemands.

La concurrence des patrons et des commerçants n'est pas un motif pour que les ouvriers se牺牲 à crever de faim.

### Les persécutions continuent en Russie

Nous recevons de Moscou la nouvelle que notre camarade Rubinstein qui avait déclaré la grève de la faim comme protestation contre son long emprisonnement, a été exilé, au 9<sup>e</sup> jour de sa grève de la faim, en Sibérie. Il est en route pour Tomsk.

Rappelons que le seul « crime » qui puisse être imputé à Rubinstein était celui d'avoir dernièrement publié l'ouvrage de Guyau : *La morale sans obligation ni sanction*.

Pour cela il a eu neuf mois de prison, et maintenant l'exil en Sibérie.

### La répression

Londres, 7 aout. — A la suite d'une querelle faite dans les salles de rédaction du « Workers Weekly », son directeur, M. John Campbell, a été arrêté et traduit aujourd'hui devant le tribunal de Bow-Street.

Remis en liberté sous caution, le prévenu comparut devant la Cour d'assises durant la prochaine session.

Le journaliste en question est poursuivi pour incitation de soldats et de marins à la désertion.

## ATRVERS LE MONDE

### ALLEMAGNE

#### LES SYNDICALISTES ALLEMANDS CONTRE LE PLAN DAWES

Les ouvriers des transports tiennent en ce moment un congrès à Hambourg.

Le citoyen Fimmen, secrétaire de l'International a prononcé un long discours dans lequel il attire l'attention du prolétariat sur le danger de l'exécution du rapport des experts pour la classe ouvrière. La classe ouvrière doit donc empêcher l'application de ce rapport qui peut faire de l'Europe une colonie.

La presse bourgeoise, en général, déclare que ce discours est remarquable par le fait que c'est la première fois qu'un leader d'un mouvement syndical prononce des paroles de critique contre le rapport Dawes.

### RUSSIE

#### LA REDUCTION DES SALAIRES

D'après « S.D.R. », bulletin de la social-démocratie russe, le Comité de Surveillance de Moscou vient d'exclure du Parti communiste plusieurs dirigeants d'institutions économiques pour n'avoir pas participé à la réduction officiellement imposée des salaires, et pour avoir payé aux ouvriers des entreprises relevant de ces institutions des salaires supérieurs aux minima établis par le gouvernement.

Nolons qu'on ne signale aucun cas où le Comité de surveillance eût puni des « déliés » contraires ; tels que réards apportés au paiement des salaires, réduction excessive de ces derniers, etc. Les faits de ce genre sont pourtant fréquents, mais les pouvoirs publics n'ont cure de les réprimer.

Est-ce que l'information de « S.D.R. » est exacte ?

### ANGLETERRE

#### VAQUIER SERA-T-IL PENDU ?

Londres, 8 aout. — Un communiqué publié ce soir par le Home Office déclare que le Home Secretary, après avoir soigneusement examiné la pétition qui lui a été soumise en faveur de Jean-Pierre Vaquier, condamné pour le meurtre d'Alfred Jonot, à l'hôtel de l'Ancre Bleue, ainsi qu'après avoir ordonné qu'une enquête des plus complètes fut effectuée sur cette affaire, n'a pas trouvé un motif suffisant pour justifier, conformément aux devoirs de sa charge publique, une intervention de sa part en vue de suspendre le cours de la loi.

Seule la grâce du roi peut donc sauver Vaquier. Comme il doit être exécuté dans trois jours, nous serons bientôt fixés sur l'humanité de Georges V.

#### LE TRAITÉ ANGLO-RUSSE

Londres, 8 aout. — Le traité anglo-russe qui a été signé ce soir sera remarquable à plus d'un point de vue. Pour la première fois dans l'histoire de la Grande-Bretagne, aucune mention du souverain britannique ne sera dans ce document ; il ne portera pas non plus la signature du roi George V. Hâtons-nous de dire que cette anomalie n'a rien à voir avec les susceptibilités des communistes russes, mais qu'elle découle tout simplement d'un curieux point légal en matière de droit international. La coutume veut, en effet, que lorsqu'un traité est signé, si le chef d'Etat d'une des puissances contractantes est mentionné, le chef d'Etat de l'autre puissance doit également être nommé. Or, du côté des Soviets, aucune personnalité officielle ne correspond à un monarque ou à un président, le traité étant signé, non pas avec la Russie, mais avec « l'Union des Républiques Socialistes des Soviets », en d'autres termes l'union ne possède aucun représentant officiel, et sa constitution lui permet, d'autre part, de s'adjointre toute la nation du monde qui se confond avec les principes soviétiques.

En présence de cette situation le Foreign Office ne peut s'arrêter qu'à la solution qui consiste à signer le traité entre la Grande-Bretagne d'une part, et l'Union des Soviets de l'autre. Les délégués des Soviets n'avaient d'ailleurs fait aucune représentation à ce sujet, et l'un d'eux déclarait même ce soir que si le nom du souverain britannique avait été mentionné dans ce traité, la délégation des Soviets n'aurait pas songé un seul instant à s'y opposer.

Vérité en deçà... Erreur au delà...

Au sujet des pourparlers de Londres, le chevalier d'industrie Aymard, de la « Liberté », écrit les lignes suivantes :

Ce que les Allemands appellent « crimes », c'est de s'être soumis à nos ordres. Ils haïssent les fonctionnaires qui nous ont aidés à maintenir

## En lisant les autres...

#### Les Fonctionnaires et le Syndicalisme

Dans « Paris-Soir », Frossard qui, durant toute sa vie, fut fonctionnaire, essaye de nous démontrer que l'immense armée des salariés de l'Etat s'en va tout doucement vers son afghanissement.

Notre ancien secrétaire du P.C. a parlé de ces géniales visions. Tout comme le fidèle qui attend son salut de la Divine Eucharistie, Frossard en est encore à cet âge heureux de croire à la puissance subversive d'un corps qui est un des plus solides soutiens de l'Etat. En effet, on ne peut concevoir un Etat sans fonctionnaires, de même qu'on ne peut concevoir que ces derniers soient assez ingrats pour supprimer la mainmorte qui les fait vivre.

Mais écoutez Ludovic-Oscar :

« A l'aide de pauvres sophismes, on a prétendu imposer aux fonctionnaires la condition humiliante de citoyens diminués. Sous prétexte que l'Etat ne les met pas, brutallement, du jour au lendemain, dans la rue, qu'il leur donne des emplois stables, qu'il leur pourvoit d'un avantage régulier, avec une retraite au bout de leur carrière, on a voulu qu'en échange de ces maigres avantages matériels, ils renoncent à être des hommes, au sens complet du mot, qu'ils obéissent et se laissent, enfin qu'en dehors de leur travail ils continuent de reconnaître l'autorité des hiérarchies qu'ils subissent dans l'exercice de leurs fonctions.

Il n'a rien de point accepté.

On leur refusait le droit syndical : ils l'ont pris.

C'est la bonne méthode.

La loi n'est, le plus souvent, que la reconnaissance du fait accompli.

Elle enregistre un état de choses contre lequel les mesures de coercition sont devenues impuissantes.

Elle ne crée pas le droit : elle le constate.

Les syndicats de fonctionnaires ont résisté à toutes les agressions du pouvoir. Ils vont maintenant s'attacher à réaliser la plus haute de leurs ambitions qui est de participer directement à la gestion et au contrôle des grands services dont leurs adhérents ont la charge.

Une étape est achevée, une autre commence.

Nous avons le droit de demeurer pessimistes sur l'action que peuvent entreprendre nos braves fonctionnaires. La révolution n'a pas beaucoup à espérer de ces derniers.

Il est peu probable que la visite ministérielle soit d'une grande efficacité. La puissance fait, autour de laquelle se tient le meilleur résultat, parce que la lumière ne fait jamais.

Voici le sombre tableau entrevu près du Marché aux Puces :

Le quartier du Mazet, le « Maroc » comme on l'appelle, c'est la misère dans tout ce qu'elle a d'affreux. Des familles qui comptent cinq ou six enfants, vivent dans une seule pièce dont le parterre est de la terre humide ; un véritable taudis dans lequel, à côté du berceau du enfant ou du lit du malade, le père trie chiffons, papiers, rognures, ramassés dans les poussières.

Comme il est simple d'écrire l'histoire et de dire que les Rhénans brûlent d'amour pour notre pays. Mais une petite question à ce sujet : Que penserait-il, de ceux qui voudraient détruire la Savoie de la France pour la donner à l'Italie, ou bien de ceux qui, au nom de l'histoire du passé, voudraient relier la Bretagne à la Grande ? Sans aucun doute, ces gens-là seraient des traitrises, tout comme les Rhénans séparatistes qui, pour des questions de boutique, voulaient communier avec l'âme de notre pays.

mir l'ordre. Or, ces fonctionnaires n'ont fait que nous obeir et céder à des injonctions légales et dont nous n'avons pas admis que qu'on discute la légalité.

Ce que les Allemands appellent « crimes de haute trahison », c'est de s'être associé au mouvement séparatiste rhénan. Nous avons, dans ces affaires séparatistes, commis toutes les fautes. Et on n'aura point sans aucunement honte, la défaite du docteur Döring et de M. Matthes, dont une politique plus habile aurait su, dans le cadre même du traité de Versailles, et sans que la bonne foi de la France soit discutée, tirer un si grand parti. On ne rappelle pas sans colère les tueries du Palatinat, l'expulsion des nationalistes rhénans des monuments publics d'Aix-la-Chapelle, où ils étaient établis. Les séparatistes rhénans étaient les descendants de gens qui avaient été français ; qui avaient servi sous l'empereur. Ils essayaient simplement de l'arracher au juge de Berlin, à la tyrannie prussienne. Ils avaient toutes les raisons de croire que nous les protégeions. Ils avaient le droit de penser que nous les soutiendrions...

Or, de ces fonctionnaires obéissants et corrects, de ces patriotes rhénans qui méritent toutes nos sympathies, les Allemands veulent faire une monnaie d'échange. « Relâchez nos saboteurs et nos assassins, ou nous continueros de considérer ces hommes-là comme des traitrises, et nous préparerons leur châtiment ! »

# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## UNE AFFAIRE COMMERCIALE

### La disparition de l'I.S.R.

J'ai lu avec plaisir l'article de Besnard dénonçant les raisons qui poussaient l'I. C. à faire disparaître l'I.S.R.

Il est bon, utile et indispensable que soient dénoncées, avec raisons à l'appui, des manœuvres, qui hélas, sont trop peu connues des intéressés.

Besnard a raison de dire que la Russie actuelle cherche à se frayer une place dans le cercle des nations, que pour arriver à ses fins, elle ne craint pas de sacrifier l'essentiel de ses principes. Il analyse raisonnablement les situations nouvelles de l'Angleterre et de la France qui obligent le Gouvernement de Moscou à changer de tactique.

Herriot et Mac Donald ne font plus la politique conservatrice et absurde de ces temps derniers. Adieu le prétexte de la répression, dont on se servait pour démontrer la valeur du régime moscovite.

En bourgeois malins et retors, les deux premiers n'ignoront pas la source de la pacification de classes. Assurer un peu de bien-être et des honneurs aux directeurs de conscience en voilà assez pour devenir les conseilleurs, les intimes avec qui on se lie, car il ne faut pas oublier que si on lutte avec acharnement pour avoir le pouvoir, tous les moyens sont bons, quand il s'agit de le conserver.

Mais là n'est pas, à mon sens, la vraie, l'ultime raison qui pousse l'I. C. à faire disparaître l'I.S.R.

Pour qui a lu la prose bolchevik et qui a étudié et approfondi les luttes de ceux-ci dans le mouvement social, il ne fait aucun doute que pour assurer sa domination, le Parti communiste orthodoxe est prêt à toutes sortes d'opérations, même les plus viles.

Si les scissions devaient aider politiquement le pouvoir bolchevik, elles devaient surtout, dans l'esprit de ceux-ci, substituer aux diverses organisations existantes, un Parti qui était tout à leur dévotion.

Quel était, et quel est le plus grand danger pour la doctrine moscovite ? C'est le Syndicalisme.

Ils le savent et la haine sourde avec laquelle ils cherchent à l'abattre, les moyens qu'ils emploient, suffisent à dénoncer leurs intentions.

Rieu ne disait-il pas dernièrement à quelques camarades appelés en jugement : « Nous vous mettons en garde contre votre trop grand attachement à la cause syndicaliste, car celle-ci ne peut réaliser la révolution. Seule le P. C. peut la réaliser. »

D'autre part, dans un autre ordre d'idées, il précisait : « Que si la campagne pour les C. d'U. s'était arrêtée, c'était par raison de tactique, car il fallait auparavant constituer les cellules communistes afin qu'elles puissent s'emparer et diriger les C. d'U. quand on sera poussé à les créer. »

Il me semble que pareil langage situe bien les rapports du P. C. et du Syndicalisme.

Celui-ci ne vivra qu'autant que nous pourrons le diriger.

Quel est donc le vrai sens de la disparition de l'I.S.R. A mon idée, le voici :

Dans son 5<sup>e</sup> Congrès, l'I. C. a adopté une résolution de réorganisation du Parti avec « les cellules d'entreprise. »

Que dit cette résolution ?

Que le groupement local a fait faillite.

Que l'atelier sera le champ d'action du P. C.

Que la création des cellules d'entreprise devra se faire énergiquement et systématiquement, car il s'agit de réaliser un mot d'ordre de Lénine. « Chaque usine sera la citadelle du P. C. »

Constituer un petit groupe de communistes dans chaque atelier qui prendra le nom de « cellule communiste », cela est relativement facile ; mais attendre de ce petit groupe les initiatives, les travaux, les études qui forceront l'intérêt des exploités, cela est plus difficile.

Les résultats de multiples observations et essais permettent de dire que les dévots moscovites sont de piétres serviteurs.

Par leurs restrictions doctrinaires, par la crainte du blâme ou de l'application de la censure, ils en arrivent à ne plus être les maîtres de l'action. Ils bafouillent et dégouttent facilement leurs camarades.

Dans ces occasions, la parole, le geste, le conseil d'un syndicaliste font vite attraction ; aussi et-on vu dans presque tous les cas, où il y a eu lutte dans l'usine, les moscovites se resserrent des syndicalistes masquant ainsi leur défaite. En France, le présidium n'ignore pas cela.

Les cellules ainsi comprises, ne répondent pas au désir de Moscou et à la doctrine Léniniste. Il fallait chercher un moyen d'assurer du « nombre » à ces cellules.

Et voilà comment on s'est rangé à l'idée de l'unité.

De même, qu'il faut créer la cellule, pour pouvoir s'emparer du Comité d'Usine, de même on fera l'unité, ce qui facilitera la réalisation des C. d.U.

Croyant avoir pris toutes ses précautions pour que désormais se soient des communistes qui s'emparent des organismes nouveaux qui feront vivre la lutte de classes, l'I. C. préconise l'unité.

Mais pour déjouer leur plan, nous nous rappellerons que :

1<sup>o</sup> Le Syndicalisme étant l'expression même de la vie, il n'a pas à subir le contact de ceux qui veulent domestiquer et exploiter celle-ci.

2<sup>o</sup> Qu'une lâcheté, qu'un acte jésuitique a été fait contre le syndicalisme, quand pour assurer la domination moscovite et une situation politique meilleure, on sema la division. Quand on s'empare par tous les moyens des postes avancés des syndicats et que par incapacité, mais surtout par parti pris, on limite et discrédite la valeur du syndicalisme.

3<sup>o</sup> Que le monde a plus besoin de liberté que de servitude.

C. A.

## Les grèves

**Marbriers de Consoire.** — Les patrons maintiennent leur décision de ne plus payer, à partir du 1er août, les 10 % prévus au contrat signé en avril dernier. C'est la lutte engagée à merci par le patronat contre le syndicat.

Les centres de marbrerie de Paris et de Lyon sont invités à ne pas faire les commandes des patrons de Consoire. Appel à faire à la solidarité pour aider les 1.500 bouches à nourrir.

**Mineurs de la Ferrière-aux-Etangs (Orne).** — Ces camarades sont en grève depuis le 16 juillet dernier. Ils réclament une augmentation de salaire qui leur a été brutalement refusée. Cependant, ils ne reçoivent par ces temps de vies chères que des salaires de 15 à 16 francs par jour.

Cela indique suffisamment combien leur réclamation est justifiée.

La rapacité patronale qui les a contraints à la lutte dans ces conditions difficiles ne peut être démentie que si on leur vient en aide immédiatement.

Les camarades font appel à la solidarité en espérant qu'elle sera assez efficace pour leur assurer la victoire, et nous joignons notre appui au leur, confiants qu'il sera entendu.

Prêtre d'adresser les fonds au camarade Caillaud, secrétaire du Syndicat des mineurs à la Ferrière-aux-Etangs (Orne).

**Serrurier parisienne.** — La section technique des serruriers (section du S.U.B.) porte à la connaissance des corporants que le personnel de la Maison Millinaire est toujours en conflit. Les faits ont été relatés par un communiqué du Comité de grève.

Dans cette maison où l'on octroyait généralement des salaires de famine, on se figure sans doute amener les esclaves à composition en les prenant par la main.

C'est à vous tous, camarades, de faire en sorte que des patrons aussi rapaces ne puissent arriver à leurs fins, la victoire des ouvriers de cette maison sera aussi la nôtre.

L'assemblée générale de dimanche, 8, avenue Mathurin-Moreau aura à s'occuper de ce conflit.

Que tous les camarades soient présents. En attendant, prière aux serruriers ou charpentiers en fer de ne pas se diriger sur la maison Millinaire.

## Aviso e Invitacion

A todos los que aman y sienten épica-  
vamente las gatas ensoraciones del Idial, se  
les invita a que asistan a la gran función  
teatral que se hará hoy a las 20 h 30 de la  
noche en la Sala de Sindicatos, rue de la  
Grange-aux-Belles, 33, con ello contribuirán  
a la noble causa de los caídos en las car-  
celas y probarán, con su presencia, el deseo  
vivo de verlos libertados.

El Comité Pro-presos.

## Dans le S.U.B.

### LES SECTION LOCALES INTERCORPORATIVES

Le S. U. B. continuant sa propagande de recrutement et d'agitation convient tous les camarades habitant Clamart, Châtillon et les environs, à la grande réunion qui aura lieu dimanche 10 courant à 9 heures du matin, salle du Comité Intersyndical, 17, rue Condorcet à Clamart.

Des camarades du S. U. B. vous exposeront la situation créée aux travailleurs du Bâtiment.

Que les camarades fassent le nécessaire aujourd'hui pour la réussite de cette réunion.

**AUX CHARPENTIERS EN BOIS**

Depuis un certain temps un malaise règne dans la corporation. Ce malaise fut créé par les politiciens qui, tout en se déclarant « unitaires », n'ont pas hésité une fois de plus à morceler notre section pour satisfaire leurs ambitions personnelles.

Leur manœuvre a été déjouée, les bons militants syndicalistes sont restés au S. U. B. et bon nombre de ceux qui ont été trompés reviennent à nous.

En bien ! camarades, ne nous endormons pas ; au contraire que notre propagande s'amplifie et d'ici peu nous ne laissons à l'ancien leader de la Charpente que sa « ménagerie ». »

C'est pour envisager tous les moyens de propagande et d'agitation que nous demandons aux camarades charpentiers en bois, d'être tous présents à la réunion de ce soir à 18 heures, salle de Commission, 1<sup>er</sup> étage, Bourse du Travail.

Nous rappelons que seule notre section est adhérente à l'Union des Syndicats de la Seine, à la vieille Fédération du Bâtiment et à la C. G. T. U.

Que chacun fasse une active propagande autour de lui pour le succès de cette réunion.

## Dans le Livre

Les Maîtres Imprimeurs parisiens, estimant, à l'encontre des déclarations officielles, que le prix du coût de la vie va en augmentant, viennent de décider d'accorder à leur personnel du labour, une augmentation horaire de 0 fr. 30 pour les ouvriers de plus de 18 ans, 0 fr. 20 pour les jeunes gens de 16 à 18 ans et 0 fr. 05 pour ceux de moins de 16 ans. Cette augmentation entrera en vigueur le 16 août.

Nous enregistrons cette augmentation. Elle ne saurait nous faire perdre de vue l'intérêt immédiat de nos camarades du Livre, lesquels doivent placer toute leur confiance en les organisations unitaires, seules susceptibles de leur faire obtenir

des salaires en rapport avec les nécessités du moment.

Dans ce but, restons vigilants ! — *Les Comités imprimeurs et typos.*

Aux typos unitaires : mercredi prochain 13 août, salle Raymond-Lefebvre, à 20 h. 30, avenue Mathurin-Moreau, assemblée générale extraordinaire, Ordre du jour : Salaires et coté de la vie.

Conseil syndical lundi soir.

## Les terrassiers de Toulouse obtiennent des avantages

Les terrassiers de Toulouse sont restés très longtemps en sommeil. Quelques fers-vants maintiennent quand même le syndicat. Dès que l'action menée par les maçons, charpentiers et menuisiers s'organise, les terrassiers mirent tout à la main à la pâte.

Ils recrutèrent des adhérents pour demander des améliorations et avec le concours de la Bourse du Travail, ils ont signé un contrat avec les patrons, applicable du 1<sup>er</sup> août.

Les manœuvres toucheront 1 fr. 85 à 2 fr. de l'heure; les terrassiers, 2 fr. à 2 fr. 25.

Les travaux de nuit seront tous majorés de 100 p. 100 de 20 heures à 6 heures du matin, et tous travaux insalubres (fosses d'aisances, égout, etc.), majorés de 1 fr. de l'heure.

La journée de huit heures demeure intégrale. Toutes les heures supplémentaires en cas de force majeure démontrent seront après la huitième heure majorée de 50 p. 100.

Tous les travaux en dehors des octrois donnent lieu à une indemnité de 3 francs par jour à chaque ouvrier.

Les travaux ne permettant pas à l'ouvrier de rentrer chaque soir chez lui, tous les frais de nourriture et de couchage, le tout confortable, seront à la charge des patrons.

La paie se fait à la semaine sur le chantier. En cas d'impossibilité d'être faite sur le tas, le temps nécessaire pour se rendre au bureau sera au compte du patron.

Il y a une clause que nos camarades terrassiers devront faire reviser, c'est la fourniture des outils, qui doit être à la charge de l'entreprise. Il est vrai que la remise en état est au compte du patron. Mais c'est insuffisant.

Le succès en appelle d'autres. La modicité des salaires appelle de nouvelles augmentations. Le groupement syndical se fait rapidement, et les terrassiers de Toulouse ne s'arrêteront pas en si bon chemin.

## Aux ouvriers de l'industrie électrique

La Commission de Fusion du Syndicat des Chauffeurs-Conducteurs, Mécaniciens, Électriciens et parties similaires et du Syndicat des Industries électriques et parties similaires de la Seine, fait un pressant appel aux adhérents pour qu'ils assistent tous à l'assemblée générale des deux organisations réunies, laquelle aura lieu ce soir, à 19 heures, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, salle des conférences du prévier étage.

Le but et l'importance de cette assemblée n'échapperont à personne, puisque les destinées des deux organisations y seront discutées.

Il a été spécifié que toutes les décisions prises seront valables, quel que soit le nombre des présents.

Que chacun comprenne son devoir. Tous à la réunion.

Le pointage des cartes sera fait à l'entrée de la salle.

La Commission.

## LE SYNDICALISME FECONDÉ

## Organisation modèle

Chaque fois qu'un copain des Jeunesse Syndicalistes vient trouver les secrétaires de l'Union pour son organisation, il obtient invariablement la même réponse : « Organisez-vous, faites comme la Jeunesse des P. T. T. qui est organisée et qui fonctionne à merveille. »

Evidemment, on croit bien à l'Union des P. T. T. c'est y aller un peu fort, même pour Tom Pouce, qui comprend...

Il sait bien que la Jeunesse des P. T. T. est une Jeunesse communiste, que ses militants prennent leurs ordres, font écrire leurs rapports et leurs articles, 120, rue Lafayette, mais encore, cela ne suffit pas.

Et pourra-t-on nous expliquer pourquoi les C. E. de cette merveilleuse Jeunesse ne peuvent plus avoir lieu, pour quelles raisons également il n'y a plus d'assemblées générales. C'est que, voyez-vous aux C. E. quatre camarades se dérangent, et pour l'Assemblée générale, le nombre augmente, il y en a cinq.

Malgré les envois répétés de l'*Avant-Garde Communiste*, malgré les réunions de la Commission syndicale de la Jeunesse (car il y en a une, il y en trois cette fois) dans les locaux de la fédération rue Grange-aux-Belles, le fonctionnement est toujours le même.

Au fait, c'est peut-être ce que Raynaud appelle une organisation modèle. Plus de C. E., plus de Comité général, plus de Congrès. Un bureau, ou même un secrétaire seul et cela suffit. Plus de comptes à rendre à personne ; c'est moi qui suis le secrétaire, ne riez pas, c'est écrit sur ses cartes de visite.

R. AUDIN.

Travail exercé par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du *Libertaire*

## Fête de la Chaussure demain dimanche

L'organisation de la fête est maintenant au point et nous comptons sur le soleil.

Nous avisons les camarades qu'indépendamment des trains ordinaires, assez nombreux entre 8 et 10 heures, le P. L. M. nous invite à prendre le train de 8 h. 25 pour aller et celui de 21 h. 15 pour revenir.

« L'Orphéon des Bouufs » fait des répétitions sans désemparer et à la prétention d'enlever